

Roman

Jean Marc Benedetti

La fuite d'Italie



Les Grands Caractères de Passiflore

Jean Marc Benedetti

La fuite d'Italie

roman

Editions **Passiflore**

Dunac – Lot-et-Garonne – France – 1964

Il prend une motte de terre dans ses mains. Il l'effrite devant le visage des deux garçons. Ils ont huit ans. Ils regardent le vieil homme qui leur fait sentir l'odeur de la terre. Il leur dit que la terre c'est ce qu'il y a de plus sacré. La terre, il ne faudra jamais la vendre, jamais s'en séparer. Il leur dit qu'ils sont ses héritiers. La terre sera à eux. Il leur dit qu'il en a déjà perdu une, de terre. Il leur raconte toujours la même histoire qu'ils connaissent par cœur maintenant. Qu'un matin, ils sont venus les expulser de sa terre. Qu'ils ont mis le feu aux granges. Qu'ils ont égorgé les chiens, coupé les arbres. Qu'ils ont fracassé les meubles à coups

de hache. Qu'ils ont jeté la vaisselle par les fenêtres. Qu'ils ont pissé sur les draps encore tièdes. Les deux garçons frissonnent. Ils ne savent pas trop où cela s'est déroulé. Ce pays, ils ne l'imaginent qu'à travers la parole de Lucia, la musique sur le gramophone d'Ida. Ils le voient très loin, dans un temps qui n'existe peut-être plus. Ils l'inventent par le verbe de Nunzio et ces mots qu'ils ne comprennent pas encore : bolchevisme, Mussolini, socialisme, fascisme, rouges. Ils sont égarés dans ce vocabulaire qui fait briller les yeux de leur arrière-grand-père. Comme s'il parlait à des fantômes d'un autre temps, comme s'il se racontait à l'infini les menteries auxquelles, seul, il croit, mais qui forgent dans l'esprit des enfants une mythologie ineffaçable.

Ils ne savent pas. Ils sont dans l'ignorance de ce qui s'est passé là-bas. Ils n'envisagent même pas encore de connaître un jour les circonstances qui les ont fait naître ici, eux, à l'issue d'une lignée italienne si compliquée, si obscure. Mais ils l'admirent pour sa passion, pour ce mélange d'exaltation et de sentiments qu'il leur

inculque insidieusement, en se donnant le beau rôle. Celui du personnage principal contre lequel se sont acharnés ceux qui lui ont pris sa terre. En dépit de toute justice. Les bandits, les canailles, les barbares, les esclavagistes, les brigands, les vendus!

Mais lui, qui est-il? Qui était-il à Gorgo al Monticano? De qui parle-t-il dans l'embrouillement de ses propos? De ceux qui avaient droit de vie et de mort sur les travailleurs, les petits propriétaires? De ceux de l'*Agraria*? Encore une notion que les deux garçons ne comprennent pas mais qui résonne en eux comme un mot magique. De ceux qui avaient instauré leur dictature, détruit les ligues et les coopératives? Des rouges qui diffamaient les premiers partisans de Mussolini? De ceux qui avaient fait venir de force dans les rizières de la province de Pavie les *mondine*, ces briseuses de grève enfoncées dans la vase jusqu'aux genoux, pieds nus et le dos plié durant des journées entières sous leur grand chapeau? De ceux qui, dans la région de Crémone, avaient dansé la danse du scalp autour des traîtres? Quels traîtres?

Difficile pour des enfants de huit ans de faire le tri dans ces histoires. Surtout quand Nunzio ne nomme jamais clairement ceux qui étaient les traîtres et les assassins. Longtemps, ils garderont de lui l'image d'un héros, le rangeant sans ambiguïté du bon côté, avec ceux qui avaient subi l'éclair des poignards et l'huile de ricin dans la gorge. Ceux qui n'avaient pas participé à la *folle aventure* que Mussolini prétendait seule bonne à vivre.

Comment être sûrs de la vérité quand tous les témoins se sont tus? Quand ne subsiste plus aucune trace du passé lointain et que seule la parole sacralisée de l'arrière-grand-père fait foi? Jusqu'à sa mort, il ne parle plus que de cette époque. Il ne dit rien des autres temps, de la guerre qui lui a arraché ses fils. Les deux garçons interpréteront plus tard son silence comme celui de quelqu'un qui a dû être horrifié par les hordes nazies pénétrant dans Bordeaux.

De temps en temps, un prénom lui échappe : Angelina. Ils lui demandent de leur parler d'elle. Il ne répond pas. Il ne se rappelle plus.

Il ne sait plus. Ils perçoivent quand même son trouble, un voile dans ses yeux gris. Ensuite, ils sont pris dans leurs études, leurs rencontres, leurs vies de jeunes garçons, loin des jours de Nunzio, comme ils disent. Et le prénom d'Angelina s'efface de leurs souvenirs.

À son décès, ils seront les seuls à pleurer devant son cercueil, étonnés du peu de gens venus à l'enterrement. Leurs parents silencieux, quelques amis des Laguérie. Et des Italiens qu'ils ne connaissent pas, avec des visages durs, une attitude raide et des croix dans un rond noir accrochées au revers de leur veste, auxquelles ils ne prêtent guère d'attention. Trop accablés par le chagrin, ils n'en comprennent pas la signification.

Mais s'est inscrit en eux, à leur insu, un désir d'Italie.

Gorgo al Monticano – Frioul – Italie – 1921

Il ne sait pas encore qu'il pleurera toute sa vie des larmes de sel. Il a repoussé les draps au fond du lit. Les fenêtres sont grand ouvertes. Il respire mal. Il s'éveille de temps en temps et se demande si toutes les portes sont bien fermées. Il se lève pour vérifier. Les temps ne sont pas sûrs. La semaine précédente, les Di Vettimo ont été agressés. Il écoute les bruits, le remue-ménage des fouines sous les toits, le craquement des poutres. Les enfants dorment dans leur chambre près du grenier. Lui n'arrive pas à trouver le sommeil. Il est inquiet.

C'est l'été. Bientôt l'aube. La chaleur monte de la terre. Ça sent la balle de blé et le maïs, le foin qu'on vient de rentrer et le chanvre. Ça sent le soufre et le sulfate. La nuit est claire. Dans les buissons les rossignols tout à coup se taisent. Il va à la fenêtre. Il voit les vaches qui s'agitent. Ce n'est pas normal. Soudain, derrière les cyprès, il aperçoit des ombres qui se déplacent furtivement et encerclent la maison. Il comprend. C'est toujours comme ça qu'ils font. Les Visconti, et d'autres, lui ont raconté. Maintenant leurs silhouettes lui apparaissent clairement. Ils ont des armes blanches, des pics, des pioches, des couteaux. Ils se rapprochent peu à peu, s'efforçant de ne pas écraser les branches sèches ni les feuilles assoiffées tombées des arbres. Ils poignent les chiens assoupis. Dans la nuit qui vire au bleu, ils se font des signes et se déplacent en silence.

Il réveille sa femme.

— Ne crie pas. Ils sont là. Va chercher les enfants. Mon fusil.

Elle est debout. Elle ne tremble pas. Elle sait que cela devait arriver. Elle s'habille et s'empare du petit sac toujours prêt où sont rangés les médailles d'or des communions, les montres à gousset, l'argent de la récolte d'abricots.

Il y a de la joie mauvaise dans l'air brûlant. Il voit qu'ils sont tous à leur poste. Le chef de l'escouade, planté devant la porte, hurle :

— Dehors! Sors de ta tanière! Putain de salaud de traître! Sinon toi et ta putain sicilienne vous allez griller comme des sauterelles!

Il entend ses vociférations :

— Alors, salopard! T'arrives? Faut aller te chercher à coups de gourdin?

— Ça va. On vient. Calme-toi.

Il a identifié la voix du meneur. Ils sont allés à l'école ensemble. Mais leurs engagements ne sont pas les mêmes. Il sait de quoi il est capable. Toute la famille descend l'échelle meunière qui conduit au rez-de-chaussée. Ça sent encore la polenta qu'ils ont mangée la veille. L'aînée des enfants est terrorisée. Elle tient la main de sa mère. Ses frères sont trop jeunes pour comprendre. L'homme ouvre la porte et s'avance

sur le seuil de pierre. Il se tient droit et arrogant, le fusil braqué vers la troupe excitée. Lucia le supplie : *No, no Nunzio, ti prego! Ti prego! Ci ammazzano! Ils vont nous tuer.* Voyant sa femme et ses enfants terrifiés, il abaisse son arme et apostrophe la bande.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi, Rodolfo? Et toi, Antonio? Toi, Nello?

Il les reconnaît tous malgré le foulard noir derrière lequel ils tentent de se dissimuler. La plupart sont jeunes. Ils ont déjà goûté au sang. De la terre! Ils veulent de la terre. Il le sait. C'est toujours ça qu'ils veulent. Sans l'avoir travaillée.

— Vous ai-je fait quelque chose? Vous ai-je volé une once de terre? La terre, je l'ai drainée tout seul. Personne n'en voulait. Ce que j'ai, vous savez que je ne le dois qu'à mon travail. Et du travail, j'en ai pour tous.

— Ta gueule! beugle un homme. On s'en fout de ton travail! De tes contrats de merde!

Ils sont nombreux à ne plus croire aux promesses de celui qui s'avance vers eux. Ils les obligent à sortir de la maison. Lui, on le

frappe. On le roue de coups. Il est mis à terre. Ils sont traînés vers les granges. On les attache aux barrières des prés. Les assaillants entrent dans le bâtiment et saccagent tout. Ils fracassent les meubles à la hache. Ils jettent la vaisselle par les fenêtres. Ils pissent sur les draps encore tièdes. Ils volent les objets de valeur que la femme n'a pas pu emporter.

Dans l'aube claire, les silhouettes ont le visage haineux, les lèvres brillantes d'eau-de-vie. Quand ils sont tous sortis, ayant éteint leur soif de vengeance, celui qui porte le bidon d'essence s'avance. Il le lance dans la cuisine. Il allume son briquet puis le jette dans la maison. Tout s'enflamme très vite. La chaleur de l'été décuple la violence de l'incendie. On entend les sanglots de la femme :

— Non... Non... Non... *É impossible.* Ce n'est pas possible.

Le groupe s'en va en chantant sa bestialité dans le jour qui se lève. La maison est un immense brasier. Nunzio sait maintenant qu'il faut partir parce que la prochaine fois ce sera la mort.

Dunac – Les Vieilles Granges – France – 1922

Pendant plusieurs mois Nunzio prépare leur départ en France. Il prend contact avec le consulat d'Italie à Paris, avec le Comité de placement de la main-d'œuvre de Toulouse qui couvre tout le Sud-Ouest. Les choses vont vite. Les trains se remplissent de familles entières qui s'en vont avec quelques maigres biens mobiliers et, parfois, leurs bêtes. Le statut de métayer paraît une faveur quand on ne possède plus rien. On accepte même d'être maître-valet. Il connaît le travail de la terre. Il ne sait faire que ça. Il met un mouchoir sur la politique et ses engagements et décide de tout abandonner. Ils n'ont plus rien.

Le matin de leur arrivée en France, il y a beaucoup d'agitation dans la petite gare de Dunac. De nombreuses familles sont parties du Frioul et de Vénétie en même temps qu'eux : les Agostini, les Dall'Anèse, les Stefani. Mais personne de son village ne s'installe dans leur coin. On vient surtout de Trévis, de San Donà di Piave, de Paese. On s'interpelle sur le quai, un peu étonnés et nauséux après trente-six heures de train. Chacun se demande avec appréhension ce qu'il va trouver ici. Nunzio a rassemblé les siens autour de lui. Les enfants sont silencieux, engoncés dans les vêtements propres qu'ils ont enfilés juste avant de débarquer.

Angelina n'est pas avec eux. Elle a choisi de rester là-bas, dans ces temps troubles du fascisme de la première heure qui séduit une jeunesse pleine de vie et d'espoir, désireuse de s'affirmer sans doutes ni inquiétudes, et guidée par Benito Mussolini s'apprêtant à marcher sur Rome.

Un homme s'arrête devant les groupes. Il feuillette des liasses de documents. Nunzio se

tient droit au milieu de sa famille. Il ne veut pas laisser paraître l'appréhension qui lui tord les tripes. C'est lui qui a décidé de partir, d'abandonner la propriété, les arpents de terre qu'il avait gagnés par son travail et par ses combats politiques. Personne ne doit douter un instant de la nécessité de cette fuite. On ne discute pas un ordre du père. Le contrat est signé pour un an. On verra plus tard. Mais il sait au fond de lui qu'il n'y aura jamais de retour.

Le représentant du Consulat présente la famille craintive qui vient de descendre du train : *Signore Montefiore... Il signore Laguérie.* Voilà, les papiers sont en règle. Je vous laisse. Excusez-moi, j'ai beaucoup à faire. *Ciao, signore Montefiore. Buona fortuna!* Bonne chance!

Et il part à la rencontre d'un autre groupe.

Dès cet instant, à la façon dont le nouveau patron les regarde, Nunzio pense qu'il aura besoin de beaucoup de chance. Personne parmi eux ne parle français et Laguérie pas un mot

d'italien. Ça commence bien! Il leur fait signe de le suivre. Paolo et Federico, pourtant très petits, remarquent qu'il frappe le sol avec le talon de ses bottes. Ils sortent de la gare. L'exil débute sur ce martèlement qui ressemble à celui qui a provoqué leur départ.

Le lendemain, il faut se mettre au travail. Laguérie n'est pas un mauvais patron. Lui et sa femme n'ont pas d'héritiers et se font vieux. Ils n'ont plus le cœur à l'ouvrage. Le domaine est grand. Au début, il est engagé comme domestique agricole. Toute la journée courbé vers la terre et le soir à prendre soin du bétail, à traire les vaches, à remplir de foin les mangeoires. Lucia s'occupe de la basse-cour, gave les canards et les oies, égrène le maïs dans le grenier. Leur ardeur au travail est reconnue. On ne se plaint pas. On les traite bien. Ils s'installent dans la mesure qui jouxte la maison du maître. Les enfants vont à l'école, apprennent le français. Lucia assiste à la messe tous les dimanches. Dans le village, on ne voit pas d'un mauvais œil ces Italiens laborieux, bons chrétiens sans histoires et respectueux des traditions.

Jamais personne ne leur rend visite. Pas plus les paysans du coin que les autres Italiens qui viennent peu à peu s'établir dans cette plaine limoneuse de la Garonne, débarquant du Piémont et des Pouilles avec leurs souliers cirés et leur chemise amidonnée, pleins de fatigue et d'espoirs.

Bien après, ce sont toujours les mêmes histoires que Nunzio relate aux deux garçons. Ces images qui font apparaître dans ses yeux des lueurs de cruauté et d'accablement. Le bétail abattu, les arbres arrachés. Il parle de ceux à qui le boulanger a refusé le pain car pour se louer ils ne sont pas passés par la Ligue paysanne et ont ainsi accepté un salaire plus bas. Traités comme des lépreux, ils ont dû quitter le pays. Il leur raconte encore comment ceux qui se sont battus dans les rues à Conversano, bombes à la main contre les escouades fascistes, ont été contraints de tout abandonner. Comment ceux de Cerignola, les *leghistes* qui ont mis le feu à la ferme des frères Caradonna, chefs des *Faisceaux de combat*, ont dû fuir eux aussi parce qu'ils ne trouvaient plus une seule heure

de travail. Ceux-là encore, dit le vieil homme avec un tremblement inhabituel dans la voix, ceux de la première heure, on le sait moins, qui soutenaient Mussolini, se sont retrouvés dispersés un peu partout en France, dans les mines de l'est ou dans les champs de tomates de Marmande. Il rajoute aussi que d'autres qui s'obstinaient à rester ont été presque condamnés à mourir de faim avec leur famille, car là-bas des forces montaient, constituées de fermiers enrichis habillés de chemises noires, remplis de rancunes et de fureurs envers ceux qui aspiraient à une nouvelle répartition de la terre.

— Vous voyez *figli miei*, l'Italie était ce pays où l'on croyait, dans les villes ouvrières, que les filles de paysans étaient vêtues de soie, mieux que les demoiselles distinguées de la bourgeoisie. Et Mussolini n'avait pas encore assuré son pouvoir.

Les deux garçons n'y saisissent rien tant l'Histoire de ces temps agités, racontée par Nunzio, mêle toutes les bandes rivales de cette époque. Pour eux, qui en sont encore au temps

des jeux enfantins, cela n'a aucun sens. L'Italie est une lointaine contrée qu'ils ne savent même pas placer sur la carte de géographie qui orne les murs de leur salle de classe. Qui a fui? Et pourquoi? Devant quelles menaces? Ils sont trop jeunes pour déchiffrer les sous-entendus, les allusions de Nunzio.

Bien des années plus tard, il achète des champs dont Laguérie veut se défaire. D'autres encore. Des friches à vil prix, des fermes abandonnées. Finalement, il acquiert leur domaine juste après la guerre. Finis l'Italie, le village originel, les vieux souvenirs. Ça commence là. Dans un coin du Lot-et-Garonne, entre deux rivières. Une lutte âpre pour trouver sa place, oublier la terre natale, ne plus jamais y revenir, comme si quelque force secrète s'opposait à ce retour, même pour quelques vacances. Un enfermement dans le travail et le silence. Une famille laborieuse sous les ordres de Nunzio, maintenant installée dans la maison des Laguérie.

Lui et les siens tentent d'effacer pendant cinquante ans toute trace de l'Italie, toute

trace du lieu de naissance. Oubliée la langue, pour apprendre un patois gascon ressemblant dans toutes ses intonations à celui du Frioul et ainsi mieux s'intégrer au pays d'accueil. Quelle endurance a-t-il fallu pour paraître français, jusqu'à gommer, pour certains, les voyelles finales du nom de famille! Ne rien dire. Ne jamais se révolter contre les injustices et les abus. Être français! Se marier avec une Française, comme Ercole qui a épousé Judith.

Ne plus être traités de *ritals*... de *macaroni*.

Jean Marc Benedetti

La fuite d'Italie

Que s'est-il vraiment passé à Gorgo al Monticano en 1920, dans une Italie où émerge la figure de Mussolini ?

Dans les années 80, adultes, Nunzio et Enzo veulent savoir. Quels secrets leur arrière-grand-père leur a-t-il cachés ? Ils retournent dans le village des origines.

Voyage risqué où se croisent la montée du fascisme et l'amour. Mais pour quelle vérité ?

22 €

